Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

51 | 2015

Atlantique ibérique et migrations après les
indépendances américaines

L'Amérique ibérique dans l'histoire globale des migrations

Ibero-America in the Global History of Migrations

Lateinamerika in der globalen Geschichte der Migration

José C. Moya

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4916>

DOI : 10.4000/rh19.4916

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015

Pagination : 15-34

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

José C. Moya, « L'Amérique ibérique dans l'histoire globale des migrations », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 51 | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4916> ; DOI : 10.4000/rh19.4916

Tous droits réservés

JOSE MOYA

*L'Amérique ibérique dans l'histoire globale
des migrations*

Les migrations ont joué un rôle exceptionnellement important aux Amériques. Aucun continent n'a été à ce point formé par des migrants venant du reste du monde. Ses habitants indigènes sont arrivés d'Asie du nord-est, bien longtemps après que le reste du monde eut été peuplé par des *homo sapiens* d'Afrique. Mais la majeure partie de la population des Amériques descend de migrants transcontinentaux venus au cours des cinq derniers siècles – hors de la Mésoamérique et de la région centrale des Andes.

Les migrations entre continents ont ainsi façonné l'Amérique ibérique dans sa formation historique sur la longue durée : tel est l'objet de cet article. Il débute par une analyse des migrations précolombiennes et coloniales, qui ont modelé l'environnement dans lequel les migrants postcoloniaux s'intégrèrent par la suite. L'essentiel de l'article est cependant consacré aux arrivées en masse d'Afrique pendant la première moitié du XIX^e siècle, et d'Europe entre le milieu du siècle et 1930, date à laquelle la Grande Dépression a quasiment réduit à néant les traversées transatlantiques, et enfin à la façon dont ces mouvements ont remodelé l'Amérique ibérique.

Cette approche bat en brèche la tradition universitaire si profondément ancrée qui consiste à limiter l'histoire de l'Amérique ibérique à la période coloniale (soit autour des années 1500 à 1800)¹. Certes, après les années 1820, la domination politique ibérique en terre américaine fit long feu et ses liens économiques avec l'Amérique furent affaiblis. Mais des relations culturelles survécurent et les liens sociaux se resserrèrent de fait entre les années 1870 et 1930, pour connaître une intensité inégalée pendant la période coloniale. Deux fois plus de Portugais partirent vers le Brésil indépendant que vers l'ancienne colonie, et davantage d'Espagnols pénétrèrent dans le seul port de Buenos Aires au cours de la décennie précédant la Première Guerre mondiale qu'il n'en était entré dans toute l'Amérique espagnole pendant plus de trois siècles de domination coloniale. Limiter l'Atlantique ibérique à la période coloniale revient donc à la définir par un pouvoir poli-

1. José C. Moya, 'The Iberian Atlantic, 1492-2010', in Harald Braun and Lisa Vollendorf (eds), *Theorising the Ibero-American Atlantic*, Leiden, Brill, 2013, p. 51-74.

tico-économique formel. Si on la définit en fonction du spectre plus vaste de la vie socioculturelle, l'Atlantique ibérique est toujours une réalité vivante aujourd'hui, comme en témoignent les millions de personnes ayant circulé entre l'Amérique ibérique et la péninsule ibérique au cours du XXI^e siècle.

*

LES MIGRATIONS PRÉCOLOMBIENNES ET COLONIALES

Les migrants arrivèrent d'abord aux Amériques depuis l'Asie du nord-est il y a environ 15 000 ans, soit entre 30 000 et 70 000 ans après les autres continents. Cette arrivée tardive explique de nombreux traits de la population amérindienne que les Européens rencontrèrent après 1492. Cette population était moins nombreuse et moins dense qu'en Eurasie et en Afrique, et par ailleurs moins dispersée : plus des deux tiers vivaient dans l'Amérique nucléaire (Mésomérique et Andes), espace ne représentant que 9 % du continent. La densité et la diffusion inférieures de la population, combinés avec des traits géographiques, constituaient de puissants obstacles à la mobilité et à la connectivité internes. La forme du continent américain, articulée le long d'un axe nord-sud (à la différence de l'axe est-ouest de l'Eurasie), génère davantage de variations climatiques et constitue un obstacle à la diffusion d'une faune et d'une flore domestiquées. Le relief et les jungles représentaient des contraintes supplémentaires au mouvement des populations et de leur culture matérielle².

Les contacts étaient limités ou inexistant entre l'Amérique du sud et du nord, entre la Mésomérique et les Andes, entre ces sites et le reste de l'hémisphère, et entre les Amériques et le reste du monde, y compris sur le plan épidémiologique, ce qui allait avoir des conséquences terribles après 1492. La faible densité de peuplement hors de l'Amérique nucléaire, la décimation de la population amérindienne dans les décennies postérieures à la conquête, ainsi que la supériorité militaire et technologique des conquérants expliquent l'impact exceptionnellement fort des populations arrivées après 1492 sur le continent, comparé aux colonisateurs des régions plus peuplées et développées.

L'énorme capacité du colonialisme ibérique à transformer les Amériques reflétait non seulement les traits distinctifs du Nouveau Monde, mais également ceux de la migration coloniale ibérique. La richesse et les opportunités créées par les gisements argentifères dans les vice-royautés de Nouvelle Espagne et du Pérou et par le boom de l'or et des diamants au Brésil au XVIII^e siècle attirèrent des centaines de milliers de migrants. De plus, les métaux précieux favorisèrent la croissance et le potentiel économique non

2. José C. Moya, 'Migration', in Silke Hensel (ed.), *Das Latein-Amerika Lexikon*, Wuppertal, Verlag, 2013, p. 226-230.

seulement à proximité des mines, mais également le long des routes commerciales. Les courants migratoires libres et spontanés suscités par ces facteurs d'attraction étaient rares en-dehors de l'Amérique ibérique avant 1800. Partout ailleurs les puissances impériales avaient du mal à convaincre les sujets de s'installer aux colonies et finissaient par s'en remettre à des formes diverses de migrations forcées ou semi-volontaires.

Lorsqu'il s'est agi de peupler les Amériques, en revanche, non seulement l'Espagne et le Portugal n'eurent guère besoin de faire appel aux domestiques non libres, aux forçats ou aux étrangers, mais le nombre d'émigrants volontaires était si élevé qu'ils durent limiter les départs au lieu de les promouvoir³. Malgré ces restrictions, environ 900 000 Espagnols et 700 000 Portugais arrivèrent au Nouveau Monde pendant la période coloniale. L'idée reçue selon laquelle il s'agissait d'hommes célibataires, tandis que les mobilités en direction de l'Amérique du Nord britannique étaient composées de familles, est fondée sur des stéréotypes liés aux conquistadors et aux cas très atypiques des puritains de Nouvelle-Angleterre et des Quakers de Pennsylvanie. En réalité, la proportion de femmes dans les mouvements transatlantiques britanniques et ibériques était similaire, se situant entre 20 et 25 %⁴.

Cette migration importante et mixte permit la formation et la reproduction de la culture des colonisateurs avec une force inédite, à l'exception des colonies de peuplement anglo-saxonnes. Au niveau le plus élémentaire, le colonialisme ibérique a transformé l'écologie physique des Amériques dans des proportions sans précédent dans l'histoire du colonialisme européen en Afrique ou en Asie, ou dans celle du colonialisme arabe en Afrique du Nord. Cette transformation de l'environnement continental eut des conséquences démographiques, économiques et sociales essentielles. À l'échelle la plus fine, les agents pathogènes importés décimèrent la population indigène, aboutissant à une catastrophe démographique d'une ampleur inégalée, à l'exception peut-être de la Peste Noire. Des dizaines de nouvelles espèces végétales et animales, ainsi que la technologie importée, transformèrent les aspects de la vie quotidienne allant des pratiques alimentaires, vestimentaires, des schémas de dénomination, de l'architecture domestique, du travail et des loisirs, à l'utilisation de la terre, en particulier avec l'introduction de l'agriculture extensive, de l'élevage en ranch et des cultures équestres. Le plan urbain de la Méditerranée à la Renaissance, avec ses places centrales et son quadrillage

3. B.H. Slicher Van Bath, 'The absence of White Contract Labor in Spanish America during the Colonial Period', in P.C. Emer (ed.), *Colonialism and Migration: Indenture Labor before and after Slavery*, Dordrecht, Nijhoff, 1986, p. 19-31. Les Portugais eurent recours à des forçats pour peupler les régions frontalières, mais en nombre limité (moins de 850 sur une période de 70 ans, comparés aux 54 000 forçats britanniques envoyés aux États-Unis au cours de la même période). Cf. Timothy Coates, *Convict Labor in the Portuguese Empire, 1740-1932: Redefining the Empire*, Leiden, Brill, 2014, p. 22-25.

4. Pour la répartition des sexes des différentes migrations coloniales, voir José C. Moya, 'Canada and the Atlantic World: Migration from a Hemispheric Perspective, 1500-1800', in Benjamin Bryce and Alexander Freund (eds), *Entangling Migration History: Borderlands and Transnationalism in the United States and Canada*, University Press of Florida, 2015, 14-46.

géométrique, structurait l'espace des grandes et des petites villes du Chili au Mexique. La législation ibérique imposait une culture juridique (et légaliste) unificatrice dont les effets allaient du mariage et des relations domestiques aux contrats de succession ou de commerce. Le catholicisme romain eut un effet unificateur et durable sur toute la région, à la fois en tant que corps des croyances et de pratiques et en tant qu'institution publique.

Les langues ibériques imposèrent un degré d'unité linguistique qui distingue encore l'Amérique latine de presque toutes les autres masses continentales. Malgré l'existence d'accents nationaux, l'espagnol et le portugais n'évoluèrent pas en créole dans l'Amérique ibérique, comme ce fut le cas pour l'anglais, le français et le hollandais dans les autres colonies. Cette absence reflète la profondeur de la pénétration culturelle ibérique aux Amériques, plus que tout autre trait linguistique intrinsèque : après tout, des langues créoles espagnoles firent leur apparition aux Philippines, et plus de vingt créoles portugais naquirent en Afrique et en Asie. Même certains artefacts culturels d'Amérique latine qui finirent par être considérés comme indigènes par excellence, comme le chapeau melon, les *polleras* (jupes) et *charangos* (petites guitares) typiques de la région des Andes, avaient en réalité été importés de Castille au XVI^e siècle. L'empreinte culturelle ibérique devint souvent invisible précisément parce qu'elle était si profonde et ancienne qu'elle apparut locale, naturelle et indigène à la plupart des observateurs⁵.

La densité et l'ampleur de l'influence culturelle ibérique aux Amériques rendit possible la continuité de l'Atlantique ibérique en tant qu'espace socio-culturel longtemps après la fin de son existence en tant qu'unité politique. Comme il a été dit précédemment, la plupart des Espagnols et des Portugais arrivèrent aux Amériques après l'émancipation des colonies et poursuivirent le processus d'homogénéisation culturelle dans cet espace. Ce fut également le cas des natifs ibérisés de différentes ethnies qui, dans nombre de cas, n'étaient pas eux-mêmes d'origine ibérique. Le résultat fut l'épanouissement de cultures ibéro-créoles qui devinrent suffisamment dominantes en tant que cultures partagées pour empêcher, comme nous allons le voir, la formation de sous-cultures permanentes par les arrivants postcoloniaux non-ibériques.

LES ARRIVÉES POSTCOLONIALES D'AFRIQUE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE

Pendant la première moitié du XIX^e siècle, les principales traversées transatlantiques à destination de l'Amérique latine venaient d'Afrique. Les douze millions d'esclaves transportés aux Amériques entre 1492 et le milieu du XIX^e siècle représentaient le premier mouvement de masse transocéanique de

5. José C. Moya, 'Latin America: The Limitations and Meaning of a Historical Category' in *The Oxford Handbook of Latin American History*, New York, Oxford University Press, 2010, p. 1-24.

l'histoire de l'humanité, et le triple des arrivées européennes au cours de la même période. Environ 45 % du total de ces flux finirent au Brésil et 13 % en Amérique espagnole. Mais la part ibérique au sein du trafic total évolua au fil du temps, selon une sorte de « U » en trois étapes. De 1492 à 1650, l'Amérique ibérique absorbait 97 % du commerce négrier : les colonies espagnoles continentales riches en fer recevaient 76 % des esclaves, les Caraïbes espagnoles 6 % et le Brésil 15 %⁶. De 1650 à 1800, le boom des plantations de sucre aux Antilles britanniques, françaises et hollandaises fit chuter la part ibérique du commerce des esclaves à 36 %, presque entièrement captée par le Brésil, tandis que les colonies espagnoles ne représentaient plus que 3 % du trafic total. Enfin, pendant les cinquante dernières années du commerce d'esclaves, après la révolution haïtienne, l'effondrement de l'économie sucrière à Saint-Domingue et l'abolition de la traite dans l'Empire britannique en 1807, l'Amérique latine devint la principale destination du trafic, avec 88 % du nombre total d'esclaves importés au Nouveau Monde au XIX^e siècle⁷.

La destination des esclaves connut cependant des changements profonds. Tandis que les esclaves importés en Amérique espagnole étaient six fois plus nombreux que ceux qui étaient importés en Amérique lusophone entre 1500 et 1650, au XIX^e siècle ce fut le contraire, en proportion de 1 à 3. Au Brésil, la destination des flux se déplaça vers le sud, de Pernambouco (qui avait accueilli plus de 80 % des flux avant 1650) à Bahia (qui absorba deux tiers des flux entre 1650 et 1800), et à Rio de Janeiro (qui en reçut une proportion similaire au cours du XIX^e siècle).

En Amérique espagnole, l'évolution la plus frappante dans la répartition des migrations est la percée spectaculaire de Cuba. Même si les premiers esclaves africains étaient arrivés avec Christophe Colomb en 1492, moins de 6 000 d'entre eux débarquèrent au cours des deux siècles et demi qui suivirent. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, l'île avait été majoritairement une colonie d'installation européenne, assez semblable à la Nouvelle-Angleterre ou à la Pennsylvanie, à ceci près qu'elle était plus riche grâce à sa fonction nodale dans les circulations d'argent entre le Pérou, le Mexique et l'Espagne. Du fait de cette économie de services avant l'heure, Cuba était probablement la société la plus urbanisée au monde avant 1800, surpassant les taux d'urbanisation de l'Angleterre et des Pays-Bas à la même époque. L'absence relative d'esclaves reflétait la rareté et la petite taille des plantations de sucre en comparaison avec le reste des Antilles⁸.

Plusieurs événements et évolutions modifièrent cet état de fait à l'aube du XIX^e siècle. La révolution haïtienne détruisit le complexe sucrier le plus productif au monde. Pendant les guerres napoléoniennes, la demande fit

6. Ceci se fonde sur mon analyse de données, dans la base Trans-Atlantic Slave Database : www.slavevoyages.org.

7. *Ibid.*

8. José C. Moya, 'Cuba: Immigration and Emigration' in *The Encyclopedia of Global Human Migration*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2013.

monter les prix des denrées de base. Les guerres d'indépendance au Mexique aboutirent à la démolition de la plupart des mines d'argent et mirent un terme au rôle lucratif de Cuba comme escale entre ces dernières et l'Europe. La disponibilité de plaines argileuses sur l'île ainsi que la révolution technologique firent de Cuba le principal producteur de sucre au monde, en un laps de temps relativement court. En 1806 déjà, sa production surpassait celle de la Jamaïque ; au milieu des années 1820, elle excédait celle de Saint-Domingue à son apogée, et au milieu du XIX^e siècle, elle représentait 31 % de la production mondiale, malgré l'augmentation de la production de sucre de betterave en Europe⁹.

Ce boom sucrier s'accompagna de migrations transatlantiques qui amenèrent 780 000 esclaves africains entre 1790 et le milieu des années 1860, soit 95 % des départs pour l'Amérique espagnole et un cinquième de l'ensemble de la traite transatlantique. Les conséquences en furent nombreuses et variées. La population augmenta et s'africanisa. L'économie paysanne devint une économie mixte marquée par la monoculture de plantation. Le système de relations sociales basé sur le travail libre avec quelques esclaves, céda la place à un esclavage omniprésent. La population esclave résidente passa de 4 000 en 1760 à 400 000 dans les années 1840. À la fin de cette décennie, les efforts se tournèrent vers l'importation d'autres travailleurs contraints : les planteurs cubains firent venir du Yucatan des centaines d'esclaves rebelles mayas et les 150 000 premiers coolies arrivèrent de Canton au cours des trois décennies suivantes, attirant vers l'île la plus grande population chinoise hors d'Asie¹⁰.

L'explosion tardive de la traite esclavagiste distinguait Cuba et le Brésil du reste des Amériques. 92 % du nombre total d'esclaves qui entrèrent à Cuba y arrivèrent au XIX^e siècle. La proportion pour le Brésil était inférieure (55 %), mais néanmoins supérieure à toute autre, à l'exception de Cuba, et la proportion pour Rio de Janeiro et le Sud était considérablement plus élevée (78 %). Dans le reste de l'Amérique latine, la traite esclavagiste avait eu lieu bien avant (avant les années 1650) : la majeure partie de la population noire était née sur place depuis des générations, et, étant donné les taux élevés de manumission, s'était affranchie. Au début du XIX^e siècle, environ les 8/10 des afro-descendants en Amérique hispanique hors de Cuba étaient émancipés, contre moins d'un tiers à Cuba et au Brésil¹¹. Ceci plaçait Cuba et le Brésil au centre de l'éventail des libertés au Nouveau Monde (la proportion d'individus libres au sein de la population noire du sud des États-Unis et des Antilles françaises et britanniques variait entre 3 et 5 %). Cuba et le Brésil n'étaient ni de simples sociétés esclav-

9. Reinaldo Funes, *From Rainforest to Cane Field in Cuba: An Environmental History since 1492*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2008, p. 128.

10. Lisa Yun, *The Coolie Speaks: Chinese Indentured Laborers and African Slaves in Cuba*, Philadelphia, Temple University Press, 2008.

11. Herbert S. Klein, *African Slavery in Latin America and the Caribbean*, New York, Oxford University Press, 1986, p. 221-225 ; Luis Díaz Soler, *Historia de la esclavitud negra en Puerto Rico*, San Juan, Universidad de Puerto Rico, 2005, 94, 111, p. 256-258.

vagistes ni des sociétés majoritairement libres comprenant quelques esclaves. Au sein d'une même famille élargie, il était possible de trouver des esclaves de plantation, d'autres qui travaillaient de façon indépendante et reversaient à leurs maîtres une partie de leur revenu, des individus récemment émancipés, d'autres nés libres et même d'anciens esclaves devenus propriétaires d'esclaves.

Cette vague d'arrivées transforma également Cuba et le Brésil en sociétés d'immigration africaine contemporaine, une anomalie dans l'histoire de la formation des identités aux Amériques. Alors qu'une identité raciale noire générique s'affirma dans toutes les autres destinations à l'Ouest de l'Atlantique au cours du XIX^e siècle, Cuba et le Brésil évoluèrent en direction inverse, vers des identités ethniques africaines singulières, consolidées et définies avec plus de précision. La religion, la langue, la musique, les confréries et les autres formes de sociabilité furent définies non seulement par la division générale entre Yorubas et Bantous, mais aussi par d'autres ethnicités africaines¹². Contrairement à la plupart des autres régions de plantation aux Amériques au XIX^e siècle, Cuba et le Brésil n'étaient pas simplement des lieux à forte population noire. Les noirs étaient en réalité plus nombreux aux États-Unis et représentaient une proportion importante de la population au sein des Caraïbes, ainsi qu'au centre de l'Amérique du sud et même sur les côtes pacifiques de Colombie, d'Équateur et du Pérou. Ce qui distinguait Cuba et le Brésil était leur statut de sociétés d'immigration africaine contemporaine, à composante féminine importante (1/3 des flux environ), et l'intensité de la culture africaine qui en découlait. Il est vrai qu'en égard à son caractère contraint et sa dimension marchande, la traite esclavagiste s'apparentait davantage au commerce qu'à la migration. Mais l'expérience des esclaves rejoignait celle des immigrants libres sur plusieurs aspects¹³. Ils avaient en commun de s'efforcer de former des réseaux de solidarité fondés sur la microrégion d'origine. Dans les deux cas, la plupart de ces réseaux étaient informels et laissaient peu de traces, même s'ils comprenaient des dispositifs institutionnels comme les associations de bienfaisance. L'exemple de la société Abakua, fondée dans la ville de Regla à Cuba dans les années 1830, illustre ce schéma récurrent. Comme le *landsmanshaft* des immigrants juifs ou d'autres associations d'immigrants fondées sur le lieu d'origine, elle fut fondée non par un groupe ethnique, mais par les descendants d'une origine précise, en l'occurrence les Efiks de la région de Cross River au sud-est du Nigeria. Comme un grand nombre de *landsmanshaftn*, il s'agissait d'une association fraternelle uniquement ouverte aux hommes. Comme l'organisation chinoise des Tong ou comme nombre d'associations d'immigrés irlandais, c'était une société secrète¹⁴. La stratégie institutionnelle de cette société s'assi-

12. João Reis and Herbert Klein, 'Slavery in Brazil', in José C. Moya (ed.), *The Oxford Handbook of Latin...*, op. cit., p. 181-211.

13. José C. Moya, « Migración africana y formación social en las Américas, 1500-2000 », *Revista de Indias* vol. LXXII, n° 255, 2012, p. 319-45.

14. Ivor Miller, *Voice of the Leopard: African Secret Societies and Cuba*, Jackson, University Press of Mississippi, 2009.

milait à celle des sociétés de secours mutuel : un fonds commun permettait aux membres de bénéficier de différents mécanismes d'allocation visant à éviter le parasitisme. Comme dans d'autres cas, le critère d'appartenance tendait à s'élargir avec le temps pour inclure des individus du groupe ethnolinguistique élargi et parfois, des *outsiders* liés entre eux par des liens n'ayant aucune dimension ethnique¹⁵.

L'ethnicité africaine déterminait les stratégies d'adaptation. Au Brésil, les Bantous, qui trouvaient leur origine dans les colonies portugaises d'Angola et, dans une moindre mesure, du Mozambique, arrivèrent tôt, et parlaient souvent un peu portugais. Ils ne représentèrent pas moins des 7/10 des Africains du pays¹⁶. Ceci leur conférait une plus grande familiarité avec la langue, la culture et les mœurs locales, ainsi que des réseaux sociaux bien plus vastes et profonds. Bien qu'ils se fussent rebellés et qu'ils aient représenté la plus grande colonie marronne aux Amériques au début du XVII^e siècle, avec le temps leur capital social cumulé facilita leurs stratégies d'adaptation et de négociation plutôt que la résistance directe. Ces stratégies étaient susceptibles de leur procurer de meilleures positions dans le système social, de leur permettre d'accéder au système judiciaire, et de s'émanciper. Par contraste, les Haoussas et les Yorubas du nord, issus des régions appartenant au Nigeria actuel, arrivèrent tardivement, de régions non-lusitanisées et en tant que musulmans. N'ayant guère de racines dans la société locale, ni de liens pluri-générationnels et que peu de connaissances des mœurs locales, l'une des rares stratégies permettant de faire face à l'esclavage fut la révolte frontale. Il n'est guère étonnant que les plus grandes révoltes d'esclaves dans le Brésil du XIX^e siècle aient été portées par les Haoussas et les Malés musulmans, un terme se référant principalement aux musulmans yorubas, sans le moindre soutien des Bantous ni de leurs descendants créolisés¹⁷.

Ces stratégies d'adaptation diverses menèrent (comme dans le cas des immigrants libres) à la formation de stéréotypes ethniques. Les Malés et les Bantous élaborèrent des récits pour expliquer leurs divergences. Les premiers se définirent comme courageux et pleins de principes, tout en dénonçant les Bantous comme lâches et soumis. Ces derniers se définirent comme raisonnables et ingénieux, tout en accusant les Malés d'être butés et obtus. Des stéréotypes similaires apparurent à Cuba, où les Yorubas étaient aussi arrivés plus tardivement, avaient moins d'attaches locales et étaient perçus comme plus rebelles.

15. José C. Moya, 'Immigrants and Associations: A Global and Historical Perspective', *Journal of Ethnic and Migration Studies* 31, 5, 2005, p. 833-64.

16. Roquinaldo Ferreira, *Cross-Cultural Exchange in the Atlantic World: Angola and Brazil During the Era of the Slave Trade*, New York, Cambridge University Press, 2012; Robert Slenes, *Na senzala uma flor: Esperanças e recordações na formação da família escrava: Brasil sudeste, século XIX*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1999.

17. Stuart B. Schwartz, « Cantos e quilombos numa conspiração de escravos Hausás », in João Reis and Flávio Gomes [dir.], *Liberdade por um fio: História dos quilombos no Brasil*, São Paulo, Companhia das Letras, 1997, p. 373-404; João Reis, *Slave Rebellion in Brazil: The Muslim Uprising of 1835 in Bahia*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1993.

Comme dans le cas des immigrants libres, les liens ethniques avaient tendance à se distendre au fil du temps et à céder la place à des identités plus larges. Les identités collectives, associées à la ville ou à la microrégion d'origine, s'amalgamèrent à des groupements plus larges mais liés à l'Afrique, qui finirent par ressembler à des identités nationales. Ce n'est probablement pas par hasard que les confréries noires à Cuba furent bientôt connues sous le nom de « *sociedades de nación* », comme dans le cas de la « *Sociedad de Socorros Mutuos de la Nación Lucumí* »¹⁸. Comme pour les immigrants européens provenant d'États-nations relativement jeunes (par exemple les Italiens), ces « identités nationales » étaient en partie une construction diasporique. Lucumí est le terme cubain pour dire Yoruba, mais comme l'ont montré plusieurs historiens, le concept d'une identité Yoruba existait à peine en Afrique au XIX^e siècle : les endonymes¹⁹ des individus se référaient à des lieux précis plutôt qu'à une identité pan-ethnique²⁰. Loin d'être une simple invention toutefois, ces identités amalgamaient des traits pré-migratoires, des éléments d'autres cultures africaines découverts aux Amériques et des composantes ibéro-créoles.

Une dernière caractéristique du Brésil et de Cuba est que malgré son dynamisme, l'esclavage n'a jamais absorbé le reste de la structure économique et sociale. Contrairement aux colonies des Antilles françaises et britanniques, la part des esclaves dans la population ne dépassa pas la majorité, et elle diminua aussi rapidement qu'elle avait augmenté (dans le cas extrême de Cuba, elle passa de 26 % en 1774, à un pic de 41 % en 1827 avant de retomber à 26 % en 1862). Non seulement la paysannerie libre de couleur survécut à l'irruption brutale de l'esclavage, mais elle s'accrut de façon à la fois absolue et relative dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Il en fut de même pour les classes ouvrières blanches urbaines et rurales avec l'arrivée de millions d'immigrants européens au cours des huit décennies suivantes. Comme les États-Unis, le Brésil et Cuba évoluèrent donc à partir de racines duelles à la fois en sociétés d'esclavage et d'installation libre, d'oppression et d'opportunités – des contradictions qui continuent d'exister aujourd'hui.

LES MIGRATIONS EUROPÉENNES, 1850-1930

Le plus grand apport de population en Amérique latine au cours de son histoire provint d'Europe et survint après les indépendances, surtout entre le milieu du XIX^e siècle et la Grande Dépression des années 1930

18. Miller, *Voice of the Leopard...*, *op. cit.*, p. 274.

19. Un endonyme est un nom employé par un groupe pour se désigner lui-même, par opposition au nom employé par d'autres pour le nommer (exonyme) ; par exemple, les Hellènes et les Grecs.

20. Michael R. Doortmont, 'The Invention of the Yorubas: Regional and Pan-African Nationalism versus Ethnic Provincialism', in P. F. de Moraes Farias and K. Barber (ed.), *Self-Assertion and Brokerage: Early Cultural Nationalism in West Africa*, Birmingham, University of Birmingham, 1990, p. 101-108.

(cf. tableau 1). Ce mouvement représente les 7/10 de tous les migrants jamais venus en Amérique latine, laquelle a absorbé un quart des Européens ayant émigré pendant cette période. Les régions de provenance diffèrent cependant des autres flux européens. L'émigration vers l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Canada et l'Afrique du Sud provenait dans son immense majorité du nord-ouest de l'Europe, en particulier des Îles britanniques. Aux États-Unis le flux provenait également du nord-ouest de l'Europe, de façon presque exclusive avant 1880 et pour plus de la moitié sur l'ensemble de la période (cf. tableau 2). En Amérique latine, le flux trouvait avant tout son origine en Europe du Sud. L'Italie à elle seule représentait presque 4/10 des nouveaux arrivants, l'Espagne 3/10 et le Portugal 1/10.

Tableau 1. Les migrations vers l'Amérique latine, 1492-2015

	Nombre d'immigrants	% du total
D'Afrique vers le Brésil	3 527 000	15 %
D'Afrique vers l'Amérique espagnole	1 235 000	5 %
D'Espagne vers les colonies d'Amérique espagnole	900 000	4 %
Du Portugal vers le Brésil colonial	700 000	3 %
Immigration asiatique postcoloniale	855 000	4 %
Immigration européenne postcoloniale	16 820 000	70 %
Total	24 037 000	100 %

Source : José C. Moya, « América Latina y los flujos transatlánticos... », *loc. cit.*

Tableau 2. Les origines des immigrants européens en Amérique latine, 1820-1960

Origine	Nombre	% du total
Italie	6 710 000	39,9
Espagne	5 380 000	32
Portugal	1 850 000	11
Allemagne	470 000	2,8
Juifs d'Europe de l'Est	420 000	2,5
Levant	410 000	2,4
France	360 000	2,1
Autres Europe	1 220 000	7,3
Total	16 820 000	

Source : José C. Moya, *Immigration in Latin America*, an online bibliography: www.oxfordbibliographies.com/view/document/obo-9780199766581/obo-9780199766581-0075.xml

Les origines régionales au sein de ces pays d'Europe du sud se concentraient fortement au nord. Le Nord de l'Italie domina ainsi l'exode transatlantique pendant une bonne partie du XIX^e siècle et laissa une forte empreinte. La Ligurie fournit le plus vaste contingent aux villes d'Argentine ; le Piémont joua ce rôle dans les « pampas » et la Vénétie au Brésil. Au cours du XX^e siècle le Mezzogiorno vit sa participation s'accroître. Mais les populations venues du nord conservèrent la majorité pour toute la période en Amérique latine, à la différence des États-Unis où les populations méridionales représentaient les 4/5 de l'ensemble des immigrants d'Italie²¹.

Cette prévalence du nord était également marquée dans le cas de l'Espagne, mais avait des origines antérieures. La côte de Cantabrie avait déjà remplacé l'Andalousie et le Sud comme source principale de migration vers les Antilles au XVIII^e siècle. Cette tendance se poursuivit au XIX^e siècle, malgré des migrations conséquentes venant des Canaries vers Cuba et le Venezuela. Les Basques devinrent l'équivalent des Piémontais dans le Rio de la Plata : des colons de prairie pionniers. Les Asturiens étaient particulièrement nombreux au Mexique et à Cuba. Les Catalans s'installèrent dans à peu près toute l'Amérique espagnole. Présentés comme les « juifs d'Espagne », ces derniers semblent avoir partagé le même stéréotype dichotomique, selon lequel ils étaient soit des entrepreneurs sobres et économes, soit des anarchistes radicaux. La seconde partie de ce cliché, au moins, ne semble pas avoir relevé de la pure invention. Les Catalans et les juifs étaient les groupes ethniques les plus surreprésentés au sein du mouvement anarchiste, en Europe comme aux États-Unis²². Les Galiciens devinrent les migrants les plus nombreux dans tous les pays d'accueil : leur nombre et leur visibilité firent de « *gallego* » un terme générique pour désigner les Espagnols en Amérique latine, un personnage-type de l'humour populaire ethnique, l'équivalent en Amérique hispanique des blagues portugaises au Brésil, et des blagues sur les Polonais aux États-Unis²³.

La prédominance de migrants portugais venus du nord du Portugal était elle aussi bien établie à la fin de la période coloniale. Au début des années 1800, la petite région de Minho, au nord-ouest du Portugal, fournissait la moitié de tous les immigrants au Brésil. Vers 1850, plus d'un tiers des résidents portugais de Rio de Janeiro étaient nés dans la ville de Porto, dans la région du Douro. L'émigration se répandit ensuite à d'autres régions au nord : le Trás-Os-Montes au nord-est et les Beiras. Mais cette prédominance du nord-est caractérisait uniquement les mouvements en direction du Brésil, qui attirait 4/5 de l'exode portugais. Comme dans le cas de l'Italie, on

21. Samuel L. Baily, *Immigrants in the Lands of Promise: Italians in Buenos Aires and New York, 1870-1914*, Ithaca, Cornell University Press, 1999.

22. José C. Moya, 'The Positive Side of Stereotypes: Jewish Anarchists in Early-Twentieth-Century Buenos Aires', *Jewish History*, 18, 1, 2004, p. 19-48.

23. José C. Moya, 'Spanish Immigration in Cuba and Argentina', in Samuel L. Baily and Eduardo J. Míguez (eds), *Mass Migration to Modern Latin America*, Wilmington, Scholarly Resources, 2003.

observe un vif contraste entre les traversées en direction de l'Amérique du Sud et celles ayant pour destination l'Amérique du Nord, où 70 % des immigrants portugais venaient des Açores et la plupart des autres de Madère et des îles du Cap-Vert²⁴.

Le reste des immigrants européens en Amérique latine qui ne provenait pas des péninsules italienne et ibérique représentait presque 3 millions d'individus. Parmi eux dominaient les Allemands, estimés à 2 millions en 1930²⁵. Aujourd'hui, les estimations de descendants d'Allemands dans cette région varient entre 8 et 14 millions. De France ne partait pas moins d'1/10 de ces flux au XIX^e siècle, mais la part du pays diminua après 1900. Les Européens de l'Est étaient plus nombreux, mais également plus difficiles à identifier en raison de la nature multiethnique et fluctuante des communautés politiques de la région. L'Argentine, par exemple, enregistra l'entrée de 180 000 Polonais et de 48 000 Yougoslaves après la Première Guerre mondiale, mais aucun avant. Ces deux groupes étaient simplement inclus parmi les 177 000 Russes et 111 000 Austro-Hongrois dénombrés dans les registres d'entrées en Argentine. Les juifs représentaient une partie si importante des immigrants d'Europe de l'est que le terme de *ruso* et, plus rarement, celui de *polaco*, devinrent des termes génériques pour désigner les ashkénazes en Amérique du Sud²⁶.

Par ailleurs, des réfugiés afrikaners quittèrent l'Afrique du Sud après la guerre des Boers pour s'installer en Patagonie et, en plus petit nombre, au Mexique. Quelque 50 000 personnes, dont un grand nombre était né en Europe, partirent des États-Unis et du Canada pour s'installer à Cuba durant les deux premières décennies du XX^e siècle, y compris des colons ruraux qui fondèrent quelque 80 colonies agricoles. Entre 8 000 et 10 000 individus venant du sud des États-Unis migrèrent au Mexique et au Brésil après la défaite des Confédérés lors de la guerre de Sécession.

Nombre des 340 000 migrants venus du Moyen-Orient²⁷ entrèrent en tant que *turcos* parce qu'ils voyageaient avec des passeports ottomans, mais bien peu étaient réellement turcs ou même musulmans. La grande majorité appartenait à des minorités religieuses de l'Empire ottoman et des États qui lui succédèrent : juifs sépharades de Constantinople, Salonique et d'Afrique du Nord et *mizrahim* (juifs arabes) d'Alep et d'autres villes du Levant. Les Arméniens, dispersés dans tout le Moyen-Orient avant de traverser l'Atlan-

24. José C. Moya, «A emigración azoriana e galega: unha perspectiva comparada», in Alberto Pena Rodríguez, et al. (eds.), *Emigración e exilio dos Estados Unidos de América: experiencias de Galicia e Azores*, Santiago de Compostela, Consello da Cultura Galega, 2015, p. 19-37.

25. Thomas Schoonover, *Hitler's Man in Havana: Heinz Luning and Nazi Espionage in Latin America*, Lexington, University Press of Kentucky, 2008, p. 35.

26. Les données de ce paragraphe et les suivants sont tirées de sources inventoriées dans José C. Moya, *Immigration in Latin America, an online bibliography* (www.oxfordbibliographies.com/view/document/obo-9780199766581/obo-9780199766581-0075.xml).

27. 175 000 en Argentine, 95 000 au Brésil et 70 000 ailleurs.

tique, venaient de différents pays. Les Arméniens installés en Argentine²⁸ venaient principalement de Cilicie, sur la côte sud-est de la Turquie, après les massacres d'Adana en 1909. Le Brésil et l'Uruguay accueillaient quant à eux les deux plus grandes communautés arméniennes d'Amérique latine : respectivement 40 000 et 19 000 personnes. Les Palestiniens de Bethleem et d'une poignée d'autres villes chrétiennes allèrent principalement au Chili, où se trouve la plus grande concentration de Palestiniens au monde hors du Moyen Orient, ainsi qu'au Honduras, où ils constituent 2 % de la population nationale, et au Salvador. Les maronites chrétiens du Mont Liban partirent en grand nombre vers les pays traditionnels d'immigration d'Amérique du Sud, mais s'y installèrent dans des régions peu fréquentées par les migrants européens comme le nord-ouest andin de l'Argentine et le nord-est du Brésil. Ils s'installèrent aussi dans tous les autres pays d'Amérique.

Par ailleurs, environ 580 000 Asiatiques – et parmi eux 6/10 de Chinois – vinrent en Amérique latine avant la Seconde Guerre mondiale. Ils s'installèrent principalement à Cuba, au Pérou et, dans une moindre mesure, au nord du Mexique. Dans la mesure où la plupart étaient des travailleurs masculins sous contrat, les communautés chinoises installées restèrent relativement petites. Les Japonais arrivèrent plus tard en familles, de sorte qu'en dépit de leur faible nombre, ces communautés ethniques se reproduisirent davantage. La communauté du Brésil est estimée de nos jours à 2 millions, ce qui confère à ce pays la plus grande population d'origine japonaise au monde en dehors du Japon.

Comme avec la traite esclavagiste africaine (*cf.* tableau 3), la migration européenne était dirigée vers tous les pays d'Amérique latine, mais elle était en même temps très concentrée. Environ 85 % de ce flux se dirigeait vers la région d'Amérique latine de climat tempéré qui s'étend de São Paulo au littoral du Rio de la Plata et aux pampas. Ceci reflétait un processus écologique à l'échelle mondiale. L'exode européen représentait la plus grande relocalisation de population de l'histoire mondiale, plus des 9/10 des Européens se déplaçant depuis les régions tempérées de la planète les plus densément peuplées vers ses régions tempérées les moins densément peuplées²⁹. Les seuls endroits sous les tropiques à recevoir un nombre conséquent d'Européens en Amérique latine étaient Cuba et le centre du Brésil.

28. Laquelle compte aujourd'hui la neuvième communauté arménienne au monde en taille, soit 130 000 individus.

29. José C. Moya et Adam McKeown, *World Migration in the Long Twentieth Century*, Washington DC, American Historical Association, 2011.

Tableau 3. Destination des immigrants d'Europe en Amérique latine, 1850-1930

Pays	Nombre	% du total
Argentine	6 501 000	47,9
Brésil	4 361 000	32,1
Cuba	1 394 000	10,3
Uruguay	713 000	5,3
Mexique	270 000	2
Chili	90 000	0,7
Venezuela	70 000	0,5
Porto Rico	62 000	0,5
Pérou	35 000	0,3
Paraguay	21 000	0,2
Autres	50 000	0,4
Total	13 567 000	

Source : José C. Moya, *Cousins and Strangers...*, *op. cit.*, p. 46.

L'IMMIGRATION EUROPÉENNE ET LE « GRAND RENVERSEMENT »

L'immigration européenne s'amplifia alors que l'Amérique latine connaissait d'autres transitions majeures, passant du statut colonial à de multiples régimes républicains semi-dépendants, et du capitalisme mercantile au capitalisme industriel. Ces processus inversèrent les centres sociaux, économiques et politiques de la région. Avant 1880, les grandes réussites coloniales reposaient sur un mélange de travail indigène et de métaux précieux, ou sur l'esclavage africain et les bénéfices des récoltes tropicales. Les mines d'argent au Zacatecas et à Potosi avaient fait du Mexique et du Pérou des étoiles dans le ciel de l'Empire espagnol. Grâce au sucre et à l'esclavage, Saint-Domingue et la Barbade comptaient parmi les plus riches colonies au monde, et valaient bien plus pour les Français et les Britanniques que le Québec ou les futurs États-Unis³⁰. Un siècle plus tard, la modernité économique s'était déplacée vers les usines et les fermes commerciales dans les régions d'implantation

30. Cf. Alex Dupuy, 'French Merchant Capital and Slavery in Saint-Domingue', *Latin American Perspectives*, 12, 3, 1985, p. 91-92; David Eltis, 'The Total Product of Barbados, 1664-1701', *The Journal of Economic History*, 55, 2, 1995, p. 336; John Tutino, *Making a New World: Founding Capitalism in the Bajío and Spanish North America*, Durham, Duke University Press, 2011. Kenneth Pomeranz et Steven Topik, *The World that Trade Created: Society, Culture, and the World Economy, 1400-the Present*, Armonk, M. E. Sharpe, 1999, p. 215, affirment que la production industrielle tire probablement son origine des raffineries de sucre des Caraïbes. Ils s'inscrivent dans les études récentes qui remettent en question l'idée selon laquelle l'industrialisation et le capitalisme avant le XIX^e siècle étaient dans leur fondement même un phénomène européen.

européenne. Avec l'immigration libre et les processus l'accompagnant, les pays les plus pauvres d'Amérique étaient devenus les plus riches.

Un renversement similaire se produisit à l'intérieur des pays. Le centre économique de l'Argentine se déplaça au *xix^e* siècle du nord-ouest ou de la région andine (appartenant au complexe minier du Pérou), au littoral oriental faisant face à l'Atlantique et accueillant des immigrants. Au Brésil, les sociétés de plantation de Bahia et du nord-est furent remplacées en tant que centre économique du pays par São Paulo et le sud, autrefois marginaux. Aux États-Unis, ce déplacement s'opéra en direction inverse, du sud vers le nord-est, mais selon les mêmes logiques sociales, d'une région d'esclavage et de plantations vers une région fermière, usinière et d'immigration³¹.

Le changement dans la répartition des centres urbains aux Amériques illustre ce renversement complet. Avant 1800, 46 des 50 plus grandes villes d'Amérique appartenaient aux complexes associant argent et travail indigène ou plantations et esclaves africains. En 1910, les onze plus grandes villes des Amériques appartenaient à l'inverse à l'Amérique la plus européanisée. Les cinq pays les plus urbanisés (l'Uruguay, Cuba, l'Argentine, les États-Unis et le Canada, dans cet ordre) étaient ceux dont la population comptait la plus forte proportion d'immigrants européens. Les sites de la modernité en Amérique s'étaient déplacés au cours du *XIX^e* siècle des cœurs coloniaux indométissés et afro-américains vers l'Euro-Amérique, ces extrémités tempérées de l'hémisphère qui avaient été ses marges socio-économiques, et vers Cuba. Seules les œillères de l'ethnocentrisme étasunien peuvent dissimuler le fait qu'avant 1800, les principaux sites de la modernité ne se trouvaient ni à Boston ni à Philadelphie, mais dans des sites comme Guanajuato et Salvador (en termes de technologie et d'orientation au marché) ou à Mexico et Lima (en termes de production imprimée, de théâtres, d'architecture, de musique et d'autres biens culturels). Seule la définition la plus équivoque des « modernités alternatives »³² peut dissimuler le déplacement évident vers des lieux comme New York, Chicago, Buenos Aires, Montevideo et São Paulo qui s'opéra pendant le *XIX^e* siècle.

La transition vers la modernité affecta non seulement la distribution spatiale des ressources, mais également la nature de l'économie. Les régions nouvelles d'immigration européenne des Amériques évoluèrent vers un système capitaliste en termes d'échanges et de commercialisation (comme cela avait été le cas dans l'ancien cœur colonial) et du point de vue des relations sociales de production, fondées sur le travail libre plutôt que sur l'esclavage et la semi-contrainte. La croissance économique acquit un lien plus fort avec le bien-être social. Les régions d'immigration européenne développèrent le mouvement ouvrier le plus important d'Amérique latine et l'un des plus

31. José C. Moya, 'A Continent of Immigrants: Postcolonial Shifts in the Western Hemisphere', *Hispanic American Historical Review*, 2006, 86/1, p. 1-28.

32. Expression utilisée par l'anthropologie postcoloniale pour désigner les modernités du « Sud ».

puissants au monde. Ces régions avaient les plus hauts niveaux de participation civique aux sociétés de secours mutuel ainsi qu'aux autres associations volontaires ; les formes les plus précoces et les plus intégratrices de participation politique ; les taux de nutrition les plus hauts ; l'espérance de vie la plus élevée et la mortalité la plus faible ; les niveaux les plus importants d'accès populaire aux systèmes bancaires et à l'épargne ; les meilleurs taux d'alphabétisation ; et la proportion par tête la plus élevée en matière d'imprimés, de représentations théâtrales, de clubs sportifs et d'autres activités culturelles³³.

Il s'agissait des premières sociétés de masse en Amérique latine. Les ressources économiques et socioculturelles y étaient à la fois plus abondantes et réparties de façon plus égalitaire que dans le reste de l'Amérique latine, et que dans la plupart de l'Europe d'ailleurs. Dans les années 1920, les salaires réels en Argentine et en Uruguay étaient plus importants que dans n'importe quel pays d'Europe, à l'exception de l'Angleterre et de la Suisse. La consommation d'eau et l'accès à la propriété y étaient plus importants que dans tout autre pays de l'ancien monde. Les enfants d'immigrants mesuraient en moyenne 5,5 centimètres de plus que leurs parents nés en Europe, quelle que fût leur origine ethnique. Les niveaux élevés de consommation populaire favorisèrent le développement précoce de marchés domestiques dans ces régions, qui avaient aussi les niveaux d'exportation par habitant les plus hauts du Nouveau Monde³⁴.

L'impact démographique de l'immigration fut le plus fort au monde dans la bande de l'Amérique du Sud tempérée allant de la Patagonie à São Paulo. Les immigrants représentaient par exemple 35 % de la population en Uruguay à la fin des années 1800, et 30 % en Argentine à la veille de la Première Guerre mondiale. Les nouveaux arrivants et leurs descendants finirent par représenter plus de 80 % de la population en Amérique du Sud tempérée. Ce poids démographique détermina leur impact remarquable sur la formation de la culture populaire de cette région. Ils diversifièrent un régime carnivore, en faisant de denrées comme les pâtes et le vin une base de l'alimentation nationale. Ils introduisirent les sports et les activités de loisir comme la pelote basque, le polo, les zarzuelas et le football. Il n'est guère étonnant que cette région d'Amérique du sud ait remporté neuf des vingt coupes du monde qui ont été disputées. Ils ont introduit des instruments et des styles de musique, et façonné le tango. Ils n'avaient pas le pouvoir institutionnel de changer la syntaxe des langues nationales, mais ils étaient suffisamment nombreux pour les changer phonétiquement, ce qui explique pourquoi l'espagnol du Rio de la Plata ressemble à l'italien.

33. José C. Moya, *Cousins and Strangers: Spanish Immigrants in Buenos Aires, 1850-1930*, Berkeley, University of California Press, 1998, p. 150-53 ; Unesco, *Progress of Literacy in Various Countries*, Paris, 1953, p. 200-222 ; Kristen McCleary, 'Life Is a Cabaret? Theater and the Creation of Modern Argentina, 1880-1930' (article en cours de publication).

34. José C. Moya, 'A Continent of Immigrants...', *loc. cit.*

Comme avec les migrations d'origine africaine, la préservation des cultures pré-migratoires varia selon les circonstances. Les immigrants qui s'installèrent dans des colonies rurales relativement isolées, comme les Gallois ou les Allemands de la Volga en Patagonie, et les Allemands au sud de Brésil, parvinrent à préserver leur langue et leurs traditions plus longtemps que ceux qui s'installèrent dans des zones urbaines ou des banlieues. L'arrivée d'immigrants européens après la Seconde Guerre mondiale réactiva les liens avec les pays d'origine et les identités pré-migratoires. Les groupes, principalement d'Europe du nord, qui avaient un sentiment de supériorité vis-à-vis de la culture « latine » eurent tendance à conserver une identité séparée plus longtemps que ceux qui étaient originaires d'Europe méridionale. La richesse nationale relative et le prestige historique comptaient également. Pendant la majeure partie de la période des migrations de masse, les pays d'accueil étaient perçus comme plus modernes et développés que la plupart des pays de départ. Les enfants d'immigrants avaient souvent honte de leurs origines et voulaient s'identifier avec le nouveau pays. Le prestige économique et culturel croissant des pays d'Europe du sud au cours des dernières décennies (du moins jusqu'à la crise de 2008) suscita une identification croissante avec les origines immigrantes. Cette identification, en partie utilitaire³⁵, comporte également des éléments de renaissance ethnique symbolique.

Dans une perspective globale cependant, ce qui est frappant dans les pays d'immigration d'Amérique latine n'est pas la persistance des cultures, coutumes et identités pré-migratoires, mais la rapidité et la profondeur avec lesquelles elles ont été effacées. Les migrants du monde entier ont maintenu des identités distinctes et des structures communautaires pendant des générations et parfois des siècles, même quand ils ne sont pas territorialisés. Leur identité ethnique influence non seulement leurs mœurs et leur comportement domestique, mais détermine presque la façon dont ils parlent et mangent, le lieu où ils vivent, leur façon de s'assurer un revenu, leurs choix de fréquentations et de conjoints, soit à peu près tous les aspects de leur vie privée et publique.

La persistance ethnique en Amérique latine semble par comparaison, surtout après la troisième génération, considérablement plus anecdotique. Du point de vue linguistique, ces sociétés d'accueil furent de véritables rouleaux compresseurs. Les migrants de troisième génération qui parlent la langue de leurs ancêtres sont en petit nombre, et ceux qui la parlent couramment des oiseaux rares. Le yiddish, qui avait survécu pendant un millénaire en tant que langue ethnique minoritaire en Europe centrale et orientale, disparut en trois générations en Argentine, en Uruguay et au Brésil³⁶. Les taux d'exogamie

35. Pour l'accès aux passeports européens et les migrations vers ces destinations à des fins économiques.

36. José C. Moya, 'The Jewish Experience in Argentina in a Diasporic Perspective', in Adriana Brodsky and Raanan Rein (eds), *The New Jewish Argentina*, Leiden, Brill, 2013, p. 7-29.

sont exceptionnellement élevés, y compris parmi les groupes qui étaient des minorités ethniques fortement endogames avant de traverser l'Atlantique. Plus de la moitié des juifs d'Argentine, d'Uruguay, du Brésil et des États-Unis se marient avec des non-juifs, un niveau sans précédent dans l'histoire d'un groupe dont les taux d'exogamie en Europe de l'Est, en Afrique du Nord et au Moyen Orient vers 1930 étaient en-dessous de 2 % et sont aujourd'hui inférieurs à 35 % dans les autres sites diasporiques comme l'Australie, le Canada et la Nouvelle-Zélande, et en-dessous de 25 % en Afrique du Sud³⁷. La ségrégation résidentielle et professionnelle ne fut jamais élevée, et disparut tout simplement³⁸.

Cette force assimilationniste est reflétée dans le type de citoyenneté que l'Amérique latine partage avec le reste du continent. Ces 38 pays, à l'exception de deux d'entre eux au Nouveau Monde, fondent la citoyenneté sur le droit du sol (*jus soli*), une forme inclusive de citoyenneté qui permet à quiconque de devenir membre de la *polis* quelle que soit son ascendance. Le contraste est net avec le reste du monde, dominé par le droit du sang (*jus sanguinis*) : seuls onze pays sur 156 sont régis par le droit du sol.

Dans les pays d'immigration européenne, ce processus d'absorption fut aussi relativement exempt de violence. Les immigrants et leurs descendants étaient trop nombreux pour se concentrer soit à la base soit au sommet de la pyramide des classes, ce qui a désamorcé le mélange de xénophobie et de ressentiment de classe répandu en Europe, en Afrique et en Asie. La disponibilité élevée de la terre par rapport à la main d'œuvre et l'expansion économique exceptionnelle de l'Amérique la plus européanisée a contrebalancé la concurrence entre groupes pour des ressources limitées. Ceci, ajouté à la prévalence de systèmes légaux fondés sur des principes universels plutôt que sur des droits communautaires, ainsi que des institutions publiques relativement stables, ont limité les violences inter-ethniques. Il est révélateur que les épisodes d'hostilité contre les immigrants qui ont été les plus brutaux aux Amériques se soient déroulés non dans les pays d'immigration européenne mais en République Dominicaine, où environ 12 000 Haïtiens furent massacrés en 1937, et dans les États mexicains de Coahuila et Sonora, où 400 Chinois furent tués pendant la Révolution mexicaine. Les taux d'homicide dans les pays d'accueil de l'immigration européenne de masse aux XIX^e et XX^e siècles (Argentine, Uruguay, Brésil, Cuba, sud du Brésil) sont de nos jours quatre fois inférieurs à la moyenne d'Amérique latine, et jusqu'à 28 fois inférieurs aux pays ayant les taux les plus élevés³⁹.

Cette intégration relativement aisée des immigrants européens se fit cependant souvent au détriment des minorités non blanches. Comme aux

37. Shulamit Reinharz and Segio DellaPergola (eds), *Jewish Inter-marriage Around the World*, New Brunswick, Transaction Books, 2009.

38. José C. Moya, *Cousins and Strangers...*, *op. cit.*, p. 180-88.

39. A partir des rapports de l'ONU sur la drogue et la criminalité : www.unodc.org/gsh/en/data.html.

États-Unis, les migrations internes et internationales non blanches arrivèrent plus tardivement et chassèrent des échelons socio-économiques et professionnels les moins élevés ceux qui étaient arrivés d'Europe plus tôt. Non seulement les métisses d'Argentine andine et des pays voisins et les Afro-brésiliens du nord-est arrivèrent plus tard, ce qui en soi constitue un handicap ; mais ils arrivèrent également avec des compétences urbaines moindres, ainsi qu'à une période où, après les années 1920, l'économie était moins dynamique et ouverte. Ils étaient concurrencés par d'autres migrants, qui tenaient à l'écart ceux de couleur, par des mécanismes allant de l'embauche d'individus de la même ethnie à la discrimination raciale cachée ou affichée. Cette évolution démographique produisit des changements socioculturels et discursifs frappants. Avant les années 1930, les discours ethnophobes et racistes et la discrimination dans le sud brésilien et sur le littoral argentin avaient été dirigés pour l'essentiel contre les derniers arrivants européens. Au fur et à mesure que les nouveaux arrivants de couleur devinrent plus nombreux et commencèrent à remplacer les immigrants européens des échelons les plus bas de la structure sociale, l'ethnophobie s'orienta vers de nouvelles cibles. Les noirs remplacèrent les immigrants en tant qu'incarnation de la pauvreté, de la pathologie sociale et du danger. Même en Argentine orientale, où les migrants étaient des métisses plutôt que des afro-descendants, ceux-ci étaient souvent décrits comme des « noirs » ou des « têtes de noirs » (*negros* ou *cabecitas negras*). Dans le sud du Brésil, les catégories raciales devinrent plus binaires que dans le reste du pays. Comme en Argentine orientale, les « noirs » devinrent une sorte « d'autre permanent » pour les descendants des immigrants européens⁴⁰.

*

Le renversement des hiérarchies socio-économiques régionales produit par l'immigration européenne en Amérique au cours du XIX^e siècle eut un effet durable. Malgré la performance économique inégale des pays du Rio de la Plata depuis les années 1960, les indicateurs de développement social en Amérique latine témoignent d'une forte continuité depuis un siècle. Ces pays ou régions qui, grâce à l'immigration, étaient devenus les plus développés en termes sociaux et urbains avant 1900 (Argentine orientale, Uruguay, sud du Brésil, Cuba et Chili) le sont encore de nos jours. En ce qui concerne l'alphabétisation, l'espérance de vie, la nutrition, ainsi que les autres indicateurs de développement humain, ils continuent à occuper des classements proches de ceux des pays d'Europe (ils sont actuellement au niveau de pays d'Europe de l'Est comme la Pologne) plutôt que des pays d'Amérique latine les plus pauvres. Ce « grand renversement » consolida donc les inégalités entre les pays

40. José C. Moya, 'Immigration, Development, and Assimilation in the United States in a Global Perspective, 1850-1930', *Studia Migracyjne* [Varsovie], 35, 3, 2009, 89-104.

d'Amérique latine, qui sont plus grandes que celles qui séparent ces derniers de l'Occident développé. Le PNB par tête en France équivaut aujourd'hui à 1,7 fois celui de l'Argentine, de l'Uruguay, du Chili et du sud du Brésil. Mais le PNB par tête de ces pays est de trois à cinq fois supérieur à celui des pays d'Amérique hispanique les plus pauvres (Honduras, Nicaragua, Guatemala, Salvador, Bolivie, Paraguay) et treize fois supérieur à celui d'Haïti.

Les migrations transcontinentales, quelques formes qu'elles prirent (première occupation paléolithique, conquête et colonialisme, esclavage, mouvements de masse libres et diasporas mercantiles), représentent le processus central de formation de l'Ibéro-Amérique. Ce processus permet de comprendre pourquoi les Amériques sont la région la plus multiraciale au monde, pourquoi les régions d'Ibéro-Amérique où la conquête et l'esclavage prédominaient ont les niveaux les plus élevés d'inégalité sociale au monde ; et pourquoi les régions basées sur la migration libre ont connu les structures sociales les plus égalitaires et les niveaux les plus élevés de mobilité sociale ascendante. Du point de vue de la formation culturelle, la combinaison d'une implantation aborigène éparse et tardive avec un impérialisme ibérique dont le colonialisme effectif, par la migration et l'installation, fut exceptionnellement intense, forgèrent des sociétés coloniales plus homogènes culturellement que dans la plupart des endroits. Ce manque relatif de diversité linguistique, religieuse et politique facilita pour les républiques postcoloniales la construction de cultures nationales auxquelles les arrivants plus tardifs s'assimilèrent avec une rapidité exceptionnelle. Ceci explique deux paradoxes apparents : que cette région soit à la fois la plus ethniquement diverse du monde et la moins multiculturelle ; et qu'elle connaisse les plus fortes inégalités ethniques, tout en étant marquée par les niveaux de violence inter-ethnique les plus faibles⁴¹.

José C. Moya est professeur à l'Université de Columbia

41. Nous n'avancons pas ici que l'Amérique latine est culturellement homogène, mais qu'elle est plus homogène culturellement que la plupart des autres régions majeures du monde. Cf. José C. Moya, 'Latin America: The Limitations and Meaning of a Historical Category', in *The Oxford Handbook...*, *op. cit.*, 17-19.